

LE CULTIVATEUR ANGLAIS.

Aucune classe n'a plus de jouissances que le cultivateur, quand les temps sont tant soit peu favorables. Ils sont en quelque sorte de petits rois. Son travail n'est pas concentré dans un coin, comme c'est le cas pour l'artisan dans les villes. Dans les villes, il est beaucoup d'hommes qui remuent des milliers de louis dans une semaine, qui cependant sont tellement enterrés au milieu d'autres édifices qu'on les aperçoit à peine. Il arrive souvent que l'artisan riche et même le marchand se voient concentrés dans une boutique ou un magasin étroits, sans autre appartement, sans cour, sans étable, sans autre bâtisse d'aucun genre, et souvent il est obligé de se nichier à un troisième ou quatrième étage, et c'est là qu'on le trouve constamment tous les jours, tous les mois, tous les ans, comme la chauve souris dans un creux de mur, ou comme le crapaud dans le cœur d'une pierre ou d'un chêne. Le printemps, l'été et l'automne se succèdent, le soleil et les fleurs embellissent le monde, la brise la plus douce souffle, l'eau la plus pure murmure à travers la vallée, il n'en a pas connaissance. Il est le triste prisonnier de Mammon, et il vit et meurt ainsi. Le cultivateur ne voudrait pas acheter les richesses du monde entier à ce prix. Quoique ses affaires soient rétrécies, elles le mènent néanmoins à une certaine portée, tant pour l'œil que pour le cœur. Sa maison est bâtie solitaire sur son propre domaine, ses autres dépendances sont là à l'entour s'étendant au loin, et n'ayant rien de cette apparence resserrée et étouffante des villes. Son champ offre presque toujours des collines et des vallons. Ici paissent son bétail et ses moutons, là sont ses hommes qui travaillent—seul il est roi et commande là. Il vit au milieu de l'air le plus pur et du repos le plus délicieux. Souvent quand je vois ces vrais enfants du sol, pleins de force et de santé, laisser la ville, je me prends à leur envier la fraîcheur et le repos des lieux où ils s'en vont. Là, se trouvent les appartements frais en été et chauds en hiver, l'air pur dans tous les temps, le jardin donnant les fruits de la saison, les prairies avec leur belle verdure, et les bocages où chantent sans cesse des milliers d'oiseaux, mêlant leurs voix à celles des autres créatures, et à celle du vent qui rafraîchit l'air et le rend plus sain. Comment pourrait-il se faire que le pauvre prisonnier des villes n'envierait pas toutes

ces choses, lui qui non-seulement est condamné à supporter sa part des soucis, mais qui encore se voit dans l'obligation d'entrer en lice avec l'égoïsme et la corruption générale. Quand on se rappelle l'abondance simple de la maison du cultivateur, la richesse de sa crème et de son lait, la pureté de son beurre, son pain qui est le produit de sa terre, qui a la douce saveur de celui que le Christ rompit autrefois avec ses disciples, ses fruits venant d'être cueillis, les couches de son jardin, son verger; quand, dis-je, on se rappelle l'aspect de ces maisons, dont quelques-unes sont si pittoresques par leur antiquité, ou qui encore ont un air si brillant et si confortable, au milieu de la vallée profonde, où elles sont pour ainsi dire cachées, tandis que les murs en sont baignés par un ruisseau au doux murmure, ou par un bois à l'odeur délicieuse, on ne peut s'empêcher de s'écrier comme Jacques, Roi d'Ecosse, quand il rencontra *Johnny Armstrong*, "Les rois n'ont rien à leur envier."

Mais ce ne sont pas là de ces avantages extérieurs qui ne peuvent que donner un peu d'éclat à la vie du cultivateur. Il y est plus attaché et en est plus orgueilleux qu'aucune classe de la société n'est des siens. Le cultivateur porte toute son âme, tout son cœur dans sa profession. Les hommes autres professions ou des autres métiers, quelqu'attachés qu'ils puissent être à leur état, ont la bouche fermée par l'étiquette de la société. Il ne leur est pas permis de parler de leurs affaires sans courir le risque de se rendre ridicules. Mais personne ne pense jamais à rire du cultivateur qui parle de sa branche. Aussi, est-ce là le sujet le plus ordinaire de sa conversation. Peu lui importe d'être trouvé ennuyeux par les autres professions; car ces dernières ne sont pas moins ennuyeuses pour lui, et il ne recherche pas leur compagnie. "C'est vrai qu'ils parlent bœufs et vaches," mais il n'est pas pour eux de sujet plus intéressant. Peut-il y avoir rien de plus agréable que de se réunir de temps en temps les uns chez les autres, et de parler en fumant leurs pipes, du marché, des améliorations nouvelles, de l'apparence de la récolte? De se promener sur leurs terres les dimanches dans l'après-midi, et de donner leur opinion sur l'apparence du blé, des navets, des prairies; sur cette espèce de drainage (*égouts couverts*), sur la conduite peu entendue du voisin, sur l'apparence des moutons, du bétail, des